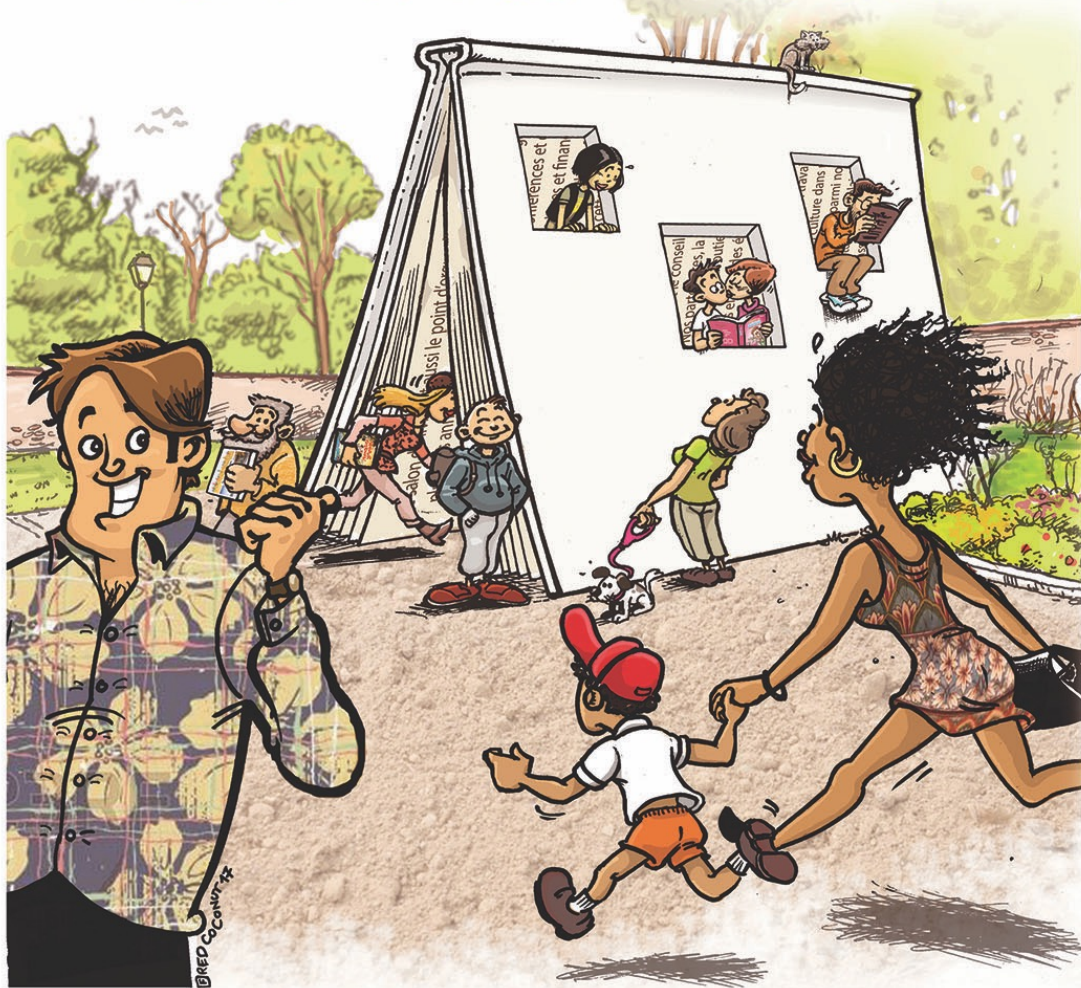


21^e 
SALON DU LIVRE
DE CHAUMONT-EN-VEXIN
Dimanche 21 mai 2017



Réalisation maquette et couleur : MIG graphisme (mig.prod.malibox@gmail.com) / Dessin : Fred Coconut (grafouinages.fr), I.P.A.S

De 10h à 12h et de 14h à 18h dans les jardins de la mairie.
33 auteurs en dédicaces : roman, histoire, policier, BD, jeunesse...
Animations tout au long de la journée. **Entrée gratuite.**

Invités d'honneur :
Fabien Lecoivre
et **Anne Richard**

Programme complet sur www.officedelaculture-chaumont-en-vexin.fr



RECUEIL DE NOUVELLES

Sommaire

Catégorie - de 16 ans

Céline au pays des parents séparés par Manon Duris

En quête du monde parallèle par Marine Raymond

Un meurtre dans une petite ville par Mélanie Raymond

Catégories Adultes

Aux portes de l'histoire par Jean-Yves Bot

*La deuxième vie du Retiaire et du Secutor ou
l'impossible arbitrage de Pertinax* par Jean-Louis Roger

Le retour du soldat par Marie-Josée Bot-Ecluse

Révélation par Sylvie Macquet

Songe d'une ville oubliée par Emmanuel Lemaignan

Le nouveau candidat par Corinne Jacques

Méline au pays des parents séparés

Par Manon DURIS

En une chaude matinée d'août, alors que le soleil resplendissait dans le ciel dénué de nuages, se trouvait, dans un petit village, face à une vieille bâtisse délabrée, une jeune fille. Une jeune fille nommée Caroline. Elle devait avoir seize ans : malgré sa petite taille, son visage avait quelque chose d'adulte. Elle portait des vêtements plutôt larges. Sweat. Jean. Ainsi qu'une paire de basket. Les gens devaient sans doute la comparer souvent à un homme, et il est vrai qu'avec ses cheveux courts et sa poitrine inexistante, on pouvait faire la confusion en la voyant de loin. Mais ce qu'on pensait d'elle lui importait peu.

Enfin bref... Il y a des tas de choses que j'aurais pu rajouter. Ses activités, ses amis, ses rêves, ses projets... Mais ce n'est pas important pour la suite. Cette jeune fille au tempérament, assez casse-cou, avait décidé, cette matinée-là, d'aller visiter une ancienne maison abandonnée. Pourquoi ? Peut-être s'ennuyait-elle ? Où peut-être souhaitait-elle avoir quelque chose à raconter à ses amis, pour faire l'intéressante ? Je ne sais pas. Mais le savait-elle elle-même ? Peut-être était-elle comme ça. Peut-être qu'aujourd'hui, en se réveillant, elle s'est dit que ça pourrait être une bonne idée de visiter cette demeure.

Tout ça pour vous expliquer pourquoi elle était là, ce matin, à 9 heures, alors que peut-être tout le village dormait encore. Elle n'aimait pas dormir. Elle n'avait pas le temps.

La fille posa contre la clôture la bicyclette avec laquelle elle était venue ici – bien qu'elle aurait pu tout aussi bien venir à pied. Ce n'était pas très loin de chez elle.

La maison était à peine visible, à cause de la végétation dans le jardin, l'herbe faisant environ la taille de l'adolescente. C'était une petite habitation – si on peut encore la considérer de la sorte. Pas d'étage, un plafond bas. Peu d'espace. Caroline n'avait que peu de souvenir de cette maison, même si elle passait devant depuis toujours, peut-être car elle était parfaitement semblable à ce qu'elle était il y a dix ans. Quelques tuiles sur le toit étaient tombées, mais l'édifice semblait encore solide.

L'adolescente escalada vivement la clôture, et sauta au milieu du terrain. Elle avança prudemment dans le jardin, écartant avec ses bras les plantes lui barrant la route, et se retrouva avec étonnement très rapidement face à l'entrée de la maison. Elle était encore plus proche qu'elle ne le pensait. Elle ouvrit la porte d'entrée.

« Y'a... Y'a quelqu'un...? » demanda-t-elle, en passant la tête dans l'entrebâillement.

La question était stupide – et elle le réalisa en l'énonçant. Sans doute était-ce le stress qui lui faisait perdre son sang-froid. Car oui, cette maison l'effrayait un peu, malgré le fait qu'elle avait déjà visité de vieux endroits abandonnés de la sorte. Mais cet endroit était... Différent... Peut-être parce que personne ne savait à qui il appartenait, qui y habitait, pourquoi la maison a été abandonnée, depuis quand, pourquoi n'est-elle pas rénovée... Ce bâtiment était très mystérieux. Le pouls de la gamine accéléra. Elle pénétra dans le ménage, décidée. Elle avait peur, mais elle adorait ressentir cette émotion.

« Voyons ce qu'il y a ici... Les gens qui sont déjà venus disent n'avoir rien trouvé d'intéressant, mais peut-être qu'ils n'ont pas bien cherché... » pensa-t-elle.

L'entrée donnait sur un salon. Dans un coin se trouvait un vieux sofa. En face de celui-ci, une table basse surmontant un poussiéreux tapis. Près du mur opposé à celui du canapé se trouvait une bibliothèque. Dans les deux autres coins de la pièce demeuraient des pots remplis de terreaux, qui contenaient sans doute de belles plantes lorsque la maison était encore habitée. Il y avait une porte sur le mur de droite et une autre sur celui de gauche.

Caroline regarda rapidement autour d'elle. À première vue, rien qui pourrait l'intéresser. Elle emprunta donc la porte de gauche, et découvrit une chambre. Les draps, les lampes, tout était encore là. L'adolescente ouvrit l'armoire, qui dégagea une tonne de poussière, la faisant tousser, puis fouilla le chevet. Il contenait divers livres. Mais un ouvrage singulier attira son attention. Ce n'était pas un livre, mais un journal intime. Elle l'ouvrit, le feuilleta rapidement, jusqu'à arriver aux dernières pages rédigées. Elle commença à lire le dernier écrit :

Le 18 octobre,

Aujourd'hui, tous les phénomènes étranges ont repris de plus belle. Alors que je remarquais une amélioration, ce matin, cette entité – si toutefois c'en est une – a recommencé à nous hanter, mon mari Auguste et moi. Je vais donc récapituler tous les événements qui se sont produits, en espérant que quelqu'un tombe sur mes écrits et découvre ce qu'il se passe ici. Qui sait combien de temps cela prendra. 10. 20 ans. Peut-être plus. Enfin bref... Je dois me dépêcher. Je ne sais pas combien de temps il me reste.

« Des événements paranormaux ? » Elle reprit la lecture.

Tout a commencé le 26 août dernier. Nous rentrions il y a à peine quelques jours de nos vacances, que nous avons passé dans le sud de la France, lorsque cette chose est apparue. Tout d'abord, chaque jour, nous entendions des grattements à l'intérieur des murs. J'avais tout d'abord pensé à des souris, mais nous n'avons aperçu aucuns de ces animaux, ni aucun trous dans les murs. Une nuit, ces bruits furent accompagnés de gémissements humains. L'idée qu'un humain était piégé dans nos murs était folle, pourtant, le lendemain, Auguste, qui a également entendu les plaintes, les a cassé, et y a trouvé des morceaux de chair et d'os baignés dans une marre de sang. Impossible de savoir si c'était des hommes ou des souris. Mais je préfère ne pas savoir.

Plus tard, un matin, nous nous sommes réveillés, et tous les meubles avaient bougés. Nous les avons remis à leur place plusieurs fois, mais chaque nuit, ils bougeaient de nouveau. Nous avons donc abandonné. Mais maintenant, cette chose commence à nous attaquer. Elle nous blesse. Auguste a perdu sa jambe ce matin ! Je ne sais plus quoi faire, quoi penser... Nous ne pouvons pas partir... Nous sommes condamnés... Alors je partage mon expérience à l'écrit, pour que personne ne tente de percer à jour ces secrets. Et que personne ne vienne ici. Donc, si vous lisez cela, partez ! Partez le plus vite possible ! Ou elle vous tuera ! Prenez ce journal, publiez-le, même si personne ne me croit, mais essayez d'éloigner les gens d'ici ! S'il vous plaît...

De légères traces parsemaient la page, des larmes, sans doute. Caroline croyait au fantôme, mais elle n'était pas complètement crédule. Il lui faudrait plus qu'un écrit d'une inconnue pour croire à cette histoire.

Elle se releva, plus méfiante qu'à son arrivée. Peut-être qu'il y a vraiment quelque chose... L'ouvrage se retrouva dans la poche arrière de son pantalon. Elle emprunta une porte face à celle d'où elle venait, et tomba sur une salle de bain poussiéreuse, sentant le renfermé. Elle ne put s'empêcher de tousser, le son se réverbérant presque à l'infini dans cette pièce aux murs trop étroits. Au fond de la baignoire gisait encore un peu d'eau, et sur l'évier une brosse à dent à moitié décomposée, habitée par divers insectes. La fille frissonna en voyant l'énorme araignée à qui elle avait sûrement détruit la toile en ouvrant la porte se réfugier dans un coin de la pièce. Rien d'intéressant.

Caroline revint dans la chambre. Elle se dirigea rapidement vers la porte. Elle posa sa main sur la poignée, et commença à ouvrir la porte, qu'elle avait fermé quelques minutes plus tôt.

«...»

Mais avait-elle fermé la porte ? Une boule se forma dans le ventre de la fille. Elle ouvrait la porte, s'attendant à voir derrière un cadavre pendu, un fantôme, comme dans les films qu'elle avait quelquefois regardé.

Rien.

Toutefois, elle restait tendue. En fait, elle se sentait épiée, mais il n'y avait personne autour d'elle. De retour dans le salon, elle prit soin de fermer la porte.

«Je l'ai fermé, j'en suis sûre.» pensa-t-elle, car l'idée que la porte se soit fermée toute seule la tourmentait toujours.

Elle s'approcha de la bibliothèque. Elle ne cherchait rien de spécial, et ne savait même pas pourquoi elle s'en approchait – son intuition, sans doute.

Les livres étaient poussiéreux, leurs pages jaunies, l'odeur de vieux papier qui en émanait était puissante, mais agréable. Elle posa son doigt sur un ouvrage, au hasard, et le retira.

« Le tour du monde en quatre-vingts jours... » murmura-t-elle.

Elle se retourne.

Silence.

La fille repose le livre, en prenant bien soin de ne pas l'abîmer. Elle commence alors à parcourir les dos des ouvrages, retirant avec soin l'épaisse couche de poussières les recouvrant.

C'est alors que ses yeux s'écarquille, son souffle s'accélère, tout comme ses battements de cœur.

«Doc...Docteur Sleep...Stephen Ki-King...»

Elle le prend et l'ouvre.

«2013...»

Le livre tombe de ses mains. Elle est tétanisée. Pourtant il y avait autant de poussières dessus que sur les autres. Et puis, qui l'a mis là ?!

Une goutte de transpiration glisse le long de son front. Elle se baisse lentement, ramasse calmement le livre, et commence à se relever.

PAF !

Lorsqu'elle entendit ce bruit sourd derrière elle, Caroline sursauta en inspirant le plus profondément possible, comme si la peur avait vaporisé son oxygène. Elle lâcha le livre, couru, ouvrit une porte, et la referma après l'avoir traversé.

Elle se trouvait à présent dans la cuisine. Les volets étaient fermés, mais la fille s'y dirigea grâce aux petites fentes laissant rentrer la lumière aux endroits abîmés. Tandis que des bruits de pas se faisaient entendre dans le salon, elle se hâta d'ouvrir la fenêtre. Seulement, lorsqu'elle tenta d'ouvrir les volets, elle n'y arriva pas, ils étaient bloqués. Les pas se rapprochaient, son cœur battait plus vite que jamais, le tic-tac de sa montre semblait s'affoler, elle commença à pleurer, poussa de toutes ses forces, mais le mécanisme ne céda pas.

La poignée commençait à s'enclencher, lentement, très très lentement, comme si ce qui était derrière voulait rendre folle la jeune fille. Caroline se précipita près des meubles de la cuisine et réussit à s'y glisser juste avant que la porte ne s'ouvre.

Les pas étaient plus fort qu'auparavant, la chose devait donc être là. Ils tournaient en rond, tantôt rapidement, tantôt lentement. La fille était tétanisée.

«Mais tu deviens complètement parano ou quoi. Si ça se trouve, c'est juste quelqu'un comme toi qui vient pour s'amuser. Ou alors le proprio qui vient pour te dégager», pensa-t-elle.

Elle en fut convaincu pendant quelques instants seulement.

«Non. Il m'aurait interpellé quand le truc est tombé derrière moi», se dit-elle.

Et elle replongea dans l'angoisse.

Au bout de cinq, dix, vingt minutes – elle ne savait pas vraiment –, les pas s'éloignèrent jusqu'à cesser. C'est maintenant ou jamais. Caroline sorti du placard. Effectivement, il n'y avait rien. Elle se glissa jusqu'à la porte, s'agenouilla, et regarda en dessous. Rien à signaler, peut-être cherche-t-il dans la chambre. Elle ouvrit la porte.

Un corps était au plafond. Il n'y était pas accroché, non. Il n'avait pas de jambes, et son bassin fusionnait avec l'édifice. Le haut de son corps était en arrière, et par la gravité, commençait à foncer vers la fille. Elle n'eut le temps que de fermer les yeux. Par réflexe, mais aussi par peur et dégoût. Le visage du cadavre était mutilé, calciné, défiguré. N'ayant pas le temps d'éviter le corps, Caroline attendit la collision. Elle l'attendit.

Mais elle ne vînt pas. Elle ouvrit un œil. Le cadavre était au même endroit que lorsqu'elle l'avaient fermé. Il continuait sa course.

La fille détourna le regard, se mit à courir jusqu'à la porte, sortit, couru, trébuchant sur la végétation, escalada la clôture, couru, attrapa le vélo au passage, avança encore

quelques mètres avant de sauter dessus. Elle pédala et pédala, le plus vite possible, tournant quelquefois la tête pour vérifier que rien ne la suivait. Elle arriva chez elle au bout de deux minutes. Le portail était ouvert. Elle sauta de son vélo, le balança violemment sur le côté, couru jusqu'à la porte. Elle l'ouvrit et cria : « MAMAN ?! »

On ne retrouva jamais son corps.

Fin

En quête du monde parallèle

Par Marine RAYMONT

Il était une fois une jeune fille de quinze ans appelée Lila Cartend. Elle habitait avec son père, Mathieu et sa mère Mathilde dans un appartement en Angleterre à Nottingham ainsi que leur gardien de maison, Roucky qui était aussi leur chat. En gros c'était une famille banale.

Tout commençait quand la classe de troisième B visitait le lycée, « Jean De La Fontaine ». Vers huit heures du matin, les élèves découvraient plusieurs classes. Et comme à son habitude, la jeune fille prenait son appareil photo car elle voulait devenir photographe, comme son grand-père, Jean. Lila saisissait divers photos des différentes salles. La dernière, était celle de chimie (d'ailleurs elle me semblait louche). A l'heure de la récréation la classe restait en groupe pour ne pas se perdre. Quand soudain, nous entendions un bruit :

-« A l'attaque ! »

Toute la cour s'agitait. Des créatures étranges avec une queue et des oreilles de chat qui portaient des armes pour nous assaillir. Pendant que les professeurs appelaient le commissariat notre classe se regroupait dans la classe de chimie. J'avais cassé un flacon vert rempli d'eau pétillante. Heureusement la « prof » ne m'avait rien dit. Lorsque qu'une créature était gravement blessée, ils repartaient. Après cela, notre enseignante nous emmenait dans le bus pour rentrer chez nous. Au collège, des psychologues nous interrogeaient pour évacuer nos stressés, nos peurs etc. Avant de partir, je montrais mes photos que j'avais pris à mon professeur. Elle me faisait signe de tête et me disait que j'allais les présenter demain. Sur le chemin du retour, je me posais la même question :

-« Pourquoi cet attentat ? Est-ce que je peux découvrir le mystère ? »

Il fallait que j'en sache plus. Alors, à la place d'aller à mon appartement, je me dirigeais vers le lycée. Arrivée devant la façade, j'escaladais le grillage sans aucune égratignure. Je vérifiais s'il y avait personne. Je rentrais à l'intérieur, dans la salle de chimie. Je retrouvais le tube que j'avais brisé. Je prenais un petit échantillon que je mettais dans un sac plastique qui était à côté. Je sortais dans la cour quand j'entendais un bruit. C'était les femmes de ménages. Je me cachais dans les toilettes avec une tension pas possible. Dès que les femmes sortaient du lycée, je voyais un étrange blouson. Pour éviter de me charger, je le mettais. Précédemment il y avait un bruit.

-« Roucky ! C'est toi » criais-je quand je le voyais.

Il me regardait d'un air apeuré. Je le mettais et d'un claquement de seconde mon chat me sautait dessus et je me transportais avec lui, dans un autre univers, « un monde parallèle » Arrivé dans cette communauté, il y avait un homme avec des oreilles et une queue de chat. C'était Roucky ! Je

criais de toutes mes forces et je tombais dans les pommes. Je me réveillais tout en douceur quand j'entendis mon chat parler.

-« Je vous ai protégé depuis toujours mais toi ! Qu'est ce que tu as fait ? Tu as empiré les choses, maintenant tu es arrivé dans mon monde. »

Sans aucune explication, Lila disait :

-« Tu sais, c'est mon jeune destin d'adolescente qui m'avais mené jusqu' ici. Et de toute façon, j'allais le découvrir un jour ou l'autre.

- Oui, mais si l'humanité de votre univers le découvrirait, ça ne sera pas un petit attentat au lycée ça sera une guerre. Et d'ailleurs, je t'emmène au tribunal.

- J'ai une question, pourquoi es-tu devenu humain avec une queue et des oreilles de chat ? Et pourquoi, il y a eu un attentat au lycée que j'ai visité ?

- C'est parce que c'est le monde des chats ici, et s'il y a eu un attentat au lycée de Jean De La Fontaine, c'est parce que ton père, Mathieu a essayé de découvrir notre monde en analysant le flacon vert qui contenait de l'eau pétillante magique.

-Ah! C'est celui que j'ai abimé tout à l'heure, j'en ai même pris un échantillon. Tu en veux ?

- Oh mon dieux, qu'as tu donc fais ? Cette formule est très dangereuse, elle peut te transformer en chat humain comme nous. Et comme tu n'es pas habitué, tu risques de mourir ! A part, si nous trouvons une solution pour que les hommes se transforment comme nous. Ton père a découvert cette solution mais personne de notre société à aimer, alors nous l'avons détruite. Je ne sais pas si tu le sais, mais ton père est gravement blessé. Lila ne répondait pas. Elle avait les larmes aux yeux. Le chat ne répondait pas et il l'emmena chez lui au lieu d'aller au tribunal. Il avait trop de peine pour elle. Puis Roucky lui expliquait :

- Ne t'inquiète pas, ton père n'est pas mort !

- OUI, mais c'est à cause de ton monde que mon père est sévèrement blessé et en plus ce n'ai pas pour ça que je pleure. Je sanglote car j'aurais tellement voulu être comme vous. Et puis j'aurais aussi voulu que notre monde et le votre s'unissent, enfin tu vois. »

Je me sentais délaissée, comme si mes parents ne m'avaient pas dit toute la vérité sur ma famille. Dans la maison de Roucky, il y avait des choses que mon père lui avait donné ou qu'il avait gagné. C'était très émouvant. Puis je lui posais la question :

-« Et si on transformait tous les gens de ma ville en chat humain. Ca serait la paix et il y n'aurait plus de guerre ou d'attentat.

- C'est une bonne idée ! Mais ton monde pourrait mourir, à par si on trouve la formule de ton père.

- Bonne idée ! Mais tu la connais, toi !

- Non ! Mais on peut revenir dans ton monde et lui demander. Mais c'est toi qu'il lui parlera car nous ne pouvons pas discuter avec les êtres humains.

- Ok »

Ils partaient sans que le commissariat de leur communauté les voie. Je me glissais la première au dessus du portail mais j'effleurais un fil électrique (destiné aux animaux) qui s'enclenchait. Les policiers surgissaient d'un seul coup. J'avais réussi à m'échapper mais Roucky était resté là-bas. Il me criait :

-« Par sans moi ! Tu n'as plus le temps de me récupérer. Retrouve ton père, avant que les agents m'obligent à leur dire pourquoi on partait. »

Alors, j'abandonnais sans hésitation cet univers afin de retrouver mon monde. Quand je voyais mon père, il rentrait du travail. Puis je lui racontais tout ce que j'avais entendu et ce que j'avais vu.

-« Alors tu dit oui ou non ? »

Mon père prenait beaucoup d'hésitation avant de me répondre.

-« Hum, tu es sûr ! Bon d'accord, lorsque j'étais petit j'ai toujours rêvé d'être un chat humain. Tu vas m'aider à trouver la formule. Il doit être au grenier »

Nous le cherchions pendant des heures puis nous le trouvions dans un carton avec un robot qui demandait un mot de passe.

-« Quelle est le mot de passe ?

- Kaput passé ! »

Je ne disais plus un mot, tellement j'étais sous le choc. Le livre était poussiéreux avec des formules de toutes sortes. Je parlais de Roucky à mon père. Il m'avait dit que c'était lui qui l'avait adopté, pour nous protéger. Il fallait que je parte au lycée pour chercher un flacon avec de l'eau pétillante violette magique. Je quittais ma maison avec peur. J'escaladais le grillage comme tout à l'heure. Je rentrais à l'intérieur de la classe de chimie pour prendre le flacon mais je voyais les policiers de la ville de Roucky qui me cherchaient !

-« Où est la petite ?

Ce dernier disait :

-Elle ne va pas tarder. »

Maintenant je n'avais plus le temps, il fallait que je dépêche car ils allaient me retrouver. Alors je me mettais à ramper comme un serpent. Je prenais le tube mais les agents m'avaient vu ! Alors je courrais à toute vitesse pourchasser par les policiers. Mon père m'avait dit de mélanger le flacon vert avec le violet. Comme il me restait une fiole verte dans mon sac je la prenais et je la mélangeais. Maintenant il fallait que je l'attache à la grande tour de Nottingham pour injecter le produit dans toute la ville. Les agents, me poursuivaient toujours. Sur la grande flèche, il y avait du matériel d'artificier (que mon père avait installé) pour pouvoir injecter le produit. J'allumais la mèche et celui-ci se propageait dans la ville. Mon père me récupérait dans un hélicoptère. Tous les humains de la ville se transformaient en chat humain. Quelques mois plus tard, ils se retrouvaient en prison pour avoir injecté du produit sans autorisation pour deux mois environ. En

conclusion, Nottingham et le monde parallèle devenaient une unique et même ville comme je le voulais où une nouvelle race était apparue : les chats humains.

Fin

Un meurtre dans une petite ville

Par Mélanie RAYMONT

Le 22 avril 2017, une jeune fille appelée Laure était au lycée de Beauvais et vivait avec ses parents. Elle avait deux amies : Mathilde et Lola. Laure venait d'avoir ses 16 ans ainsi que ses amies. Elle avait une cicatrice sur le bras droit en forme de clef. La jeune fille habitait dans un quartier de la ville d'Allonnes, aux 5 impasses des pommiers. C'était la matinée, il était 7h05 du matin et elle allait en cours en n'écoutant la radio qui disait ceci :

-« Bonjour chères citoyens d'Allonnes, hier soir un meurtre c'est passé aux 6 impasses des pommiers. Griiii griiii... »

Puis la radio s'éteignait. Laure réfléchissait alors 2 secondes et se mit à stresser. Le quartier dont la radio parlait était le sien et c'était la maison d'à côté de chez elle. Laure pris son portable pour téléphoner à ses amies, et leurs dit :

-« SALUT LES FILLES, VITE REJOIGNEZ MOI A LA RUE 5 IMPASSE DES POMMIERS !!! »

Puis elle raccrocha. 10 minutes plus tard son téléphone sonna, c'était Lola : « Salut Laure désolée mais Mathilde et moi ne pouvons pas venir car il y a cours mais on peut dire aux professeurs que tu seras absentes ! »

-« Oui bonne idée, à demain. »

Laure n'avait pas le choix, alors elle couru vite chez elle. Arrivée là-bas ses parents étaient partis. Elle prit une corde, un couteau, et un blouson. Elle sortit de sa maison mais les voisins l'avaient vu et avec panique elle courut au lycée. Elle arriva en retard.

Le professeur lui demanda alors son carnet, mais Laure n'avait pas de justificatif pour retard, car normalement elle devait être en cours à huit heures et non à neuf heures quinze. Alors, Laure répondit :

-« Désolée, Madame, mais j'ai oublié mon carnet ... »

L'institutrice lui cria dessus :

-«Ma demoiselle, vous aurez 2 heures de retenues pour votre mensonge !! »

Laure se mit à verser quelques larmes. Quand la sonnerie sonna. « Driiiiiiiiiiiiiinnn », dans la cour de récréation, Laure pleura. Elle savait que ses parents allaient la disputer. Ses amies essayaient de la reconforter mais n'y arrivaient point. Laure leurs dit :

-« Les filles, ce matin je vous ais appelé car il y a eu un meurtre à côté de chez moi, je l'ai entendu à la radio » Puis elle arrêta de parler brusquement.

Mathilde dit alors :

-« HEU !Je ne crois pas que ça soit vrai ! »

La sonnerie retentit, elles rentrèrent en classe. Elles étaient en cours de physique avec un professeur un peu particulier. Le professeur mesuré au moins 1 m 95, il était chauve et avait la peau mate et était très sévère. Dans la classe, on entendit tous un bruit, un cou de fusils et soudain notre professeur tomba. Il avait sur le torse une énorme plaie. La classe s'affola, cria, paniqua. Tout à coup, quelqu'un fit défonça la porte brusquement. Laure partis, sans ses amies pour voir les terroristes mais elle n'y arrivât pas. Ils s'étaient enfuis. Les élèves s'affolèrent et les professeurs prirent la décision de faire partir les enfants chez eux. Quelques minutes plus tard, les parents arrivaient. Dans la voiture, Laure voulait comprendre et enquêter. Son père lui dit :

-« Ma chérie, tu sais, normalement il ne faut pas paniquer. Le terroriste qui as tué ton professeur à aussi tuer malheureusement notre voisin et il pourrait également nous tuer car on ne sait la raison de son geste.

Laure dit alors :

-« Heu ! Papa ! tu sais, j'aimerais bien devenir journaliste et je pourrais enquêter sur ces meurtres ! »

Son père ne répondit pas comme si, il était en colère. Arrivés chez eux, sa mère était joyeuse de voir que sa fille en bonne santé. Mais son père inquiet, ne voulait plus parler. Il est 9h55, Laure pensait à ce qu'elle avait fais ce matin. Elle regardait son bras, où il y avait sa cicatrice en forme de clef, celle-ci s'illumina. Elle éclaira toute la pièce ce qui était impossible. Alors, elle décida d'aller dans la maison des voisins là, où il y a eu le premier meurtre. Mais le problème, c'était que ses parents ne voulaient pas la laisser sortir. Alors elle prit quand même un sac à dos une corde et un couteau. Elle descendit discrètement de l'escalier avec son sac. Sa mère lui dit :

-Tu vas où, ma chérie ! »

-« Je vais... je vais ...je vais au parc avec mes amies, elles m'attendent. S'il te plait, je peux il y allait maman chérie !! »

-« Bon d'accord, mais tu reviens avant dix heures quarante-cinq !

-« D'accord maman, à plus tard !! »

Laure alla vite chez les voisins. Le portail était à moitié fermer. Elle prit son couteau et essaya de mettre la pointe dans la serrure mais le portail resta fermer. Quand soudain, la porte s'ouvrit toute seule. Elle entra dans le jardin. Seul les vitres de la fenêtre étaient fissurées et avaient des tâches de sang. Laure eut très peur, lorsqu'elle entendit des bruits dans la maison. Mais elle ne put entrer. Elle observait le jardin et vit un puits. Elle regardait à l'intérieur, il n'y avait pas d'eau mais une corde. Malheureusement, on ne voyait pas le fond. Laure enleva son blouson et l'attacha à la corde pour ne pas se faire mal. Elle essaya de se décontracter, sauta sur le fil et se laissa glisser sur le file. 1 minute plus tard, elle arriva au fond du puits. C'était un souterrain qui rejoignait la maison. Laure se trouva à présent dans la maison des voisins et dit :

-« Bonjour y-a-t-il quelqu'un ? »

Laure entendit une voix :

-« Hé ! les gars, il y a une jeune fille en bas !! »

Laure eut le stress monté en elle et alla se cacher dans le salon. Elle vit la victime allongée sur le sol et examina le sang. Elle vit que le sang n'était pas frais. Elle prit alors une photo avec son portable et tout à coup les terroristes l'attrapèrent et l'enfermèrent dans un sac. Ils se trouvaient également dans la maison. Laure fit une petite fente avec son couteau dans le sac pour voir ce qui se passait. Elle était transportée dans un coffre de voiture. Les terroristes se mirent à parler :

-« Pourquoi on la met là ? »

L'autre répondit

-« Pour que ces parents ne la retrouve pas de suite. Sinon ils risquent d'appeler la police ... »

Laure se mit à répondre :

-« Messieurs, si vous me déposiez devant chez moi, vous devriez pas me montrer vos visages. Je ne dirai rien à personne. »

Les terroristes déposèrent Laure sur le palier de sa porte, elle ne vit donc pas leurs visages. Laure eu envie de dire à ses parents mais elle ne pouvait pas car elle avait peur pour la vie de ses parents si elle racontait tout. Elle entra dans sa maison et vu l'heure. Il était onze heure cinquante-cinq alors qu'elle devait être là à dix heure quarante-cinq. Elle monta aussi vite dans sa chambre, elle s'allongea sur son lit désespérée et elle entendit sa mère arrivée ainsi que son père, ils étaient là tous les deux. La mère lui dit :

-« Ma chérie tu vas être privée de sortie car tu es arrivée à la en retard. Aussi nous te ferons plus confiance. »

Laure répondit :

-« D'accord maman... »

Sa mère lui répliqua :

-« Maintenant va faire une sieste car cette après-midi tu reprends l'école !! »

Laure n'était pas si triste. Quand ses parents partirent, elle observa sur son portable, la tâche de sang n'était pas donc le meurtre avait eu lieu depuis plus longtemps que ce qu'avait annoncé la radio. Son bras lui faisait excessivement mal !!C'était sa cicatrice. L'après-midi sa mère l'emmenait à l'école. Là-bas sa mère lui dit :

-« Je te récupérerai ce soir ! »

Laure ne pouvait alors enquêter le soir même, elle rejoignait ses amies, quand la sonnerie sonna. Elle était en art plastique et regarda discrètement ses photos de tout à l'heure. Le professeur la vit, mais ne lui dit rien. Cela dura une heure et demi, elle parlait de l'attentat de ce matin. Laure levait la main pour dire quelque chose :

-« Madame, le professeur qui a été tuer, habitait à côté de chez moi et mon autre voisin a été aussi tuer. J'ai peur qu'il s'en prenne à moi. »

La sonnerie sonna. La mère de Laure venait la chercher. A la maison son père lui dit en mentant :
-« Ma chérie, les terroristes ne s'en prendront pas à nous, car nous n'avons rien à voir avec cette histoire. »

Mais Laure savait que c'était faux. Le soir, elle réussissait à partir de chez elle et allait chez le voisin pour comprendre pourquoi il avait été assassiné.

Elle entra et vit que cette fois le sang était frais. Puis soudain, elle s'évanouit. Les terroristes lui avait injecté un puissante anesthésique. Quand Laure se réveilla, elle était chez les terroristes et était attaché sur une chaise avec un ruban d'adhésif sur la bouche. Elle voyait flou autour d'elle quand elle les vit. Elle essaya de sortir son portable, réussit à les prendre en photo malgré ses liens et rangea ensuite son téléphone. Puis ils me détachèrent et partirent à toute vitesse. Je m'enfuis et je rejoignis ma maison. Mes parents m'attendaient. Je leur expliquais toute la vérité. Nous allions donc au commissariat. Là-bas, je leurs montrais la vidéo et mes photos. Les policiers les retrouvèrent grâce aux informations enregistrées sur le portable. Cette aventure a confirmé le choix de mon futur métier. Et aujourd'hui je participe à la gazette de mon école. Et je veux vraiment être journaliste.

Fin

En écoutant aux portes

Par Jean-Yves BOT

A Versailles, en ce mois de juin 1785, la Cour ne parlait que de la réception donnée par le Roi au comte de La Pérouse et des instructions qui venaient de lui être remises : à l'occasion d'un voyage autour du monde, prendre possession de nouvelles terres pour la couronne royale. Bougainville avait déjà donné l'exemple, de 1766 à 1769, en passant par Tahiti et Batavia, il fallait de nouveau montrer aux Anglais de quoi la France était capable.

Le chevalier de Miton, qui avait ses entrées au Château, se promenait quelques soirs après, lorsqu'il vit le comte longer un couloir d'un pas furtif et entrer dans une pièce après avoir jeté un coup d'œil aux alentours. Cette attitude intrigua fort le chevalier qui ne fit qu'un bond jusqu'à la porte et colla son oreille pour écouter ce qui se disait, au risque d'être vivement rabroué s'il était surpris.

« Monsieur le Comte, à partir de maintenant, tout ce que je vous dirai est absolument secret, vous en répondez sur votre vie ». – « Bien entendu, Votre Majesté ».

En entendant ce titre, le chevalier de Miton se rendit compte qu'il espionnait le Roi et que s'il était pris, c'était le bagne qui l'attendait puisque les galères ne voguaient plus... La curiosité l'emporta.

« Monsieur de La Pérouse, vous avez reçu des instructions officielles, que tout le monde connaît maintenant. En réalité, en voici d'autres, beaucoup plus importantes. Depuis que Calonne dirige les Finances, Nous n'avons pas vu l'ombre d'un redressement, je devrais peut-être rappeler Necker... Nous avons besoin à moyenne échéance d'un gros apport de capital. Le bruit est venu à Nos oreilles que deux trappeurs faisant commerce de fourrure de loutre et autres animaux avaient acheté des balles et de la poudre pour leurs mousquets avec des pépites d'or. C'était à Québec, et lorsqu'on leur a demandé d'où cela venait, ils ont dit les tenir d'Indiens qui les auraient trouvées en Alaska. Du diable si Nous savions où était ce pays, il semble que ce soit à l'autre bout du monde et que quelques Russes, sujets de notre amie la grande Catherine, se livrent à la chasse et à la pêche malgré le froid. Il est vrai que ces canailles se réchauffent avec une mauvaise eau de vie qu'ils partagent avec les populations locales.

Bref, emportez de la verroterie comme d'habitude, ajoutez-y divers tonneaux d'alcool et du matériel pour creuser, afin de Nous rapporter, espérons le, quelques tonnes d'or, dont Nous avons tant besoin. Si vous réussissez, confiez quelques échantillons à Mr de Lesseps, qui se fera un devoir de les rapporter à Versailles en traversant la Sibérie depuis le Kamtchatka, pendant que vous reviendrez bien au chaud avec vos cales chargées comme celles d'un conquistador espagnol ». En disant ces mots, le Roi pointa son doigt sur le globe terrestre qui trônait dans la pièce.

« Votre Majesté, il sera fait comme vous le désirez, nous appareillerons au plus tôt ».

Le chevalier de Miton disparut promptement dans les couloirs sombres tandis que le comte de La Pérouse repartait chez lui, quelque peu abasourdi. Comment le Roi, sur la foi de quelques racontars glanés dans une taverne, pouvait-il imaginer qu'il n'y aurait qu'à se baisser pour ramasser l'or sur les plages de l'Alaska ? Lui qui avait l'ambition de mener une expédition scientifique, de se hisser à la hauteur de Cook, devait soudain se rabaisser au niveau de Cortés et Pizarro, certes bien connus, mais notamment pour leurs exactions au Mexique et au Pérou, à la recherche de l'or. Il envisagea un moment de se confier à sa femme Eléonore, mais le secret le plus rigoureux devant être observé, il s'abstint. Par contre, il rédigea un testament dans une enveloppe scellée, où il décrivait le deuxième but de sa mission et s'excusait auprès de sa famille des risques encourus pour le service du Roi.

Ensuite, il prit au plus vite la route pour Brest afin de compléter discrètement les approvisionnements nécessaires : une cinquantaine de pelles et de pioches furent achetées, ce qui n'était pas le matériel habituel de marins partant vers des mers lointaines. Le stock de poudre à canon pourrait être utilisé en cas de besoin, et un bon nombre de vêtements chauds fut stocké dans les cales des deux navires. En effet le 1er août 1785, ce furent la Boussole et l'Astrolabe qui quittèrent la rade pour un voyage estimé à trois ou quatre ans. C'était l'entreprise la plus coûteuse que la France eût jamais engagée en matière d'exploration, et la plus vaste quant à ses buts. C'était d'ailleurs le deuxième, renflouer les finances, qui avait incité à ne pas lésiner sur l'investissement.

Les espions français avaient obtenu à prix d'or des renseignements destinés seulement à l'Amirauté britannique, à la suite du voyage de Cook. De plus, tout à fait officiellement, le compas du Grand Capitaine fut confié à La Pérouse, ainsi que des conseils détaillés pour éviter le scorbut. Au départ, les meilleures conditions pour cette aventure semblaient donc remplies.

Depuis un mois cependant, l'autre personnage important de cette histoire n'était pas resté inactif. César de Miton, le père de l'indiscret, était un ami de Diderot, un des créateurs de l'Encyclopédie, qui avec ses trente cinq volumes, avait pour but de propager toutes les connaissances de l'époque. Mais les idées développées étaient parfois un peu trop nouvelles et se heurtaient à certains intérêts... Pendant des années, il avait aidé le célèbre homme de lettres et mathématicien à promouvoir la diffusion qui avait été difficile. A ce titre, le père du chevalier avait accompagné Diderot à la cour de Catherine II de Russie, avait appris le russe et l'avait enseigné à son fils. Celui-ci, dont l'honnêteté laissait sans doute à désirer, était d'une intelligence supérieure, et secondait son père pour la vente des volumes qui paraissaient régulièrement, en dépit de la mort de leur initiateur l'année précédente.

Lorsque le chevalier de Miton raconta ce qu'il savait à son père, les deux hommes envisagèrent d'utiliser leurs connaissances de la Russie pour « aider » le comte de La Pérouse dans son

entreprise. Ayant évalué le temps nécessaire aux navires pour jeter l'ancre au Kamtchatka, ils décidèrent d'aller fonder là-bas un comptoir qui prêterait assistance au retour terrestre de l'envoyé du Roi.

Après avoir au passage à Saint-Pétersbourg présenté leurs hommages à la tsarine, qui eut la bonté de les reconnaître, ils obtinrent sans peine le droit de s'installer sur le seul port de l'époque, à Petropavlovsk. Ce ne fut pas facile d'y arriver, et il leur fallut environ huit mois, alors que le meilleur temps d'un courrier du tsar était d'une centaine de jours, s'il n'était pas attaqué par des voleurs de grand chemin ou des forçats évadés. Environ un an après le départ de La Pérouse, le comptoir était établi, donnant sur le port. Une fière inscription était peinte sur la façade de l'estaminet : « Ici, on parle français ». Il n'y avait plus qu'à attendre...A ce moment, l'explorateur venait d'arriver en Alaska, ce que, bien sûr, les deux hommes ignoraient.

Un an passa, dans un ennui mortel pour les deux « taverniers » qui se demandaient chaque jour s'ils avaient eu raison de venir s'enterrer là, lorsque deux bâtiments approchèrent de la baie d'Avatchka. Impossible de décrire la joie des deux côtés, lorsque les marins eurent l'autorisation de descendre à terre. Le gouverneur de la bourgade avait reçu des instructions pour accueillir au mieux la petite escadre française, et la présence du chevalier de Miton et de son père mettait du liant dans cette rencontre, autant que les boissons fortes largement ingurgitées.

Après ces quelques journées de repos, il fallut revenir aux choses sérieuses. La Pérouse devait confier à son jeune secrétaire, Jean-Baptiste de Lesseps ses rapports et une copie du journal de bord avec pour mission de les rapporter à Versailles. Ce dernier était parfaitement qualifié pour ce long voyage, ayant passé une partie de son enfance à Saint-Pétersbourg, et il fut enchanté, comme son chef, de la proposition du chevalier et de son père de l'accompagner au retour. Un coffre imperméable à l'eau fut rempli des documents officiels et le jeune Lesseps gardait sur sa poitrine les rapports secrets rédigés par La Pérouse. On sait maintenant que celui-ci n'avait pas trouvé des masses d'or considérables, malgré les mois passés à en chercher. Il n'avait pas pu cacher à son équipage le but véritable de l'expédition en lui demandant de creuser le sol ! Entre le troc et quelques veines superficielles de minerai, l'expédition rapportait de quoi rendre quelques hommes riches, mais pas un Etat. Cela fut aussi habilement que possible raconté dans le rapport de La Pérouse qui enjolivait ses découvertes en assurant qu'une exploration ultérieure donnerait de bien meilleurs résultats...

Le 8 septembre 1787, l'adieu de l'escadre française aux Russes, à Jean-Baptiste de Lesseps, et à ses deux compagnons, fut célébré avec solennité. On ne saura jamais si les deux derniers personnages avaient projeté de tuer Lesseps en chemin. Ce qui est certain est qu'ils avaient beaucoup bavardé avec l'équipage et obtenu ainsi des témoignages intéressants. Lorsque les deux navires quittèrent la baie d'Avatchka dans la brume, nul ne se doutait qu'aucun de ceux qui se trouvaient à bord ne reverrait la France.

Le voyage de Lesseps fut long et difficile et il n'arriva sain et sauf dans la capitale avec ses deux « amis » que le 17 octobre 1788, pour être reçu par le Roi dès le lendemain. On apprit, quelques jours plus tard, que le chevalier de Miton, qui avait vu le Roi en audience privée, était ressorti avec un large sourire, montrant que l'entrevue s'était bien passée pour lui.

Quelques mois plus tard, une tempête révolutionnaire s'abattit sur la France et plaça le Roi dans une position de plus en plus difficile. Il décida donc de partir, le 20 juin 1791 et au relais de Sainte Menehould, le lendemain, donna une pièce au maître de poste qui le remercia en disant « Trop aimable, votre Grâce, tovaritch ».

Quelques secondes après, alors que le carrosse roulait très tranquillement vers l'exil et la liberté, la Reine demanda « Pourquoi vous a-t-il appelé ainsi ? » -- « Eh bien, ma chère, cela veut dire camarade en russe. C'est sans doute le seul mot de cette langue connu de lui, en raison du passage de voyageurs importants. Je lui ai donné une pièce russe confiée par le chevalier de Miton, vous savez, celui qui a raccompagné le jeune Lesseps à Versailles il y a trois ans.

Nous sommes sauvés et Nous espérons que Mr de La Pérouse est encore vivant ».

Fin

La deuxième vie du Retiaire et du Secutor ou l'impossible arbitrage de Pertinax

par Jean-Louis ROGER

A cette époque, aux portes de l'histoire, soit au 2^e siècle après Jésus-Christ, seuls comptaient ou comptaient peu votre condition sociale et vos savoirs faire ! L'inégalité était la règle. L'on ne connaissait de chacun, à part son nom, que le pays d'où il venait grâce à son visage et à ses mœurs. Un passeport ancien ou une carte de visite avant l'heure comme on voudra, seul viatique de ceux attirés ou obligés par Rome : le Lieu du Monde. Cependant on l'atteignait rarement, arrêté qu'on était par les vicissitudes des chemins et des nécessités, surtout quand il fallait s'établir un temps pour survivre. Ensuite il était rare de repartir. Sauf pour les hommes d'armes encore en vie, légionnaires ou combattants barbares faits prisonniers autour des territoires où ils étaient contenus par la Pax Romana. Ces derniers dès lors pouvaient servir à tout en particulier pour le cirque, c'est-à-dire les combats humains parfois agrémentés d'animaux, et le fin du fin, pour les meilleurs, les gladiateurs de l'extrême.

Alors pour ces as de leur propre vie, le terme était annoncé. Ils le voyaient arriver sans peur, inéluctable, et pourtant malgré eux certains croyaient encore en une issue épargnée, et parfois à la liberté retrouvée. La chose avait été admirablement conçue par l'espoir d'une grâce accordée après la victoire du combat de tous les superlatifs, ou bien au terme d'une exceptionnelle vie de combattant invaincu des arènes. Markus le germain et Torix le gaulois représentaient à merveille ces êtres d'exception. Ils n'étaient jamais vaincus et leur propriétaire ne les opposait pas, préférant garder vivants ces deux véritables trésors déjà jalouxés par certains organisateurs de la gladiature lorgnant d'un œil avide de maquignon ces bêtes de combat transformées en coqueluches. Non pas guidés par la pitié bien sûr mais plutôt prompts à sauter les premiers sur l'occasion du profit le plus lucratif. Par exemple en cas de combats officiellement honorés par les plus hauts édiles dans une arène pleine à craquer.

Ainsi allait la vie dans cette bonne ville d'Alba Pompéia où un rétiaire* gaulois était occupé à préparer sa panoplie de combat avec tout le soin nécessaire. C'était à la fois son gagne-pain et sa sauvegarde. Il étala son filet plombé pour en vérifier l'état puis aligna son poignard et ses protections de bras et d'épaule en terminant par le trident, aussi long que sa propre taille. Il le caressa et vérifia le pointu de ses trois dents acérées. Cette arme, semblable à celle d'un pêcheur, était son privilège. Il poursuivit avec le vêtement léger qu'il porterait dans l'arène : une courte

tunique de couleur verte nantie d'un simple rembourrage. Enfin il passa sur sa large ceinture de soutien une huile spéciale chargée de l'assouplir et d'en faire luire le cuir épais. Rien n'était laissé au hasard. Pendant ce temps, dans une autre pièce du sous-sol de ce petit Coliséum réservée aux artistes de l'extinction humaine, un sécutor** fourbissait lui aussi : c'était le jour des préparatifs. En plus du grand bouclier aux coins arrondis qui lui avait tant de fois sauvé la vie, il posa sur la table son casque fermé d'une grille, muni d'une imposante crête afin de la polir encore et encore pour favoriser le glissement parfait du filet de son adversaire et pouvoir s'en échapper plus facilement. On n'est jamais trop prudent. Il inspecta aussi sa protection de bras droit dont le cuir était fendu et méritait d'être réparé. Par contre l'ocrea de métal garantissant le tibia de sa jambe gauche avait conservé son éclat de neuf ! En plus d'être circonspect l'homme était puissant. Ca n'était pas de ce côté du corps, très bien protégé de haut en bas grâce à ce fournement, qu'un adversaire le prendrait en défaut. La seule faiblesse du sécutor, tellement elle était connue on serait en droit de se demander pourquoi elle perdura, était l'essoufflement causé par le manque d'aération de son casque hermétique et lourd de surcroît. Cette tête ainsi armurée était son calvaire et parfois sa propre perte. De là à penser que cela ajoutait encore aux risques mortels déjà encourus et à la joie du public, il

n'y a qu'un pas ! Comme pour s'obliger à gagner son prochain duel le plus sûrement possible, vaincre vite mais pas trop, le dilemme, l'homme-sécutor apprécia sur lui-même l'extrémité de son glaive semblable à ceux des légionnaires. La peau entamée, satisfait, il considéra qu'il était paré une fois de plus. Les deux combattants faisaient bien d'être pointilleux car ils ne le savaient pas encore mais d'ici trois petits jours tout allait radicalement changer pour eux.

Une nouvelle sensationnelle s'était propagée comme une trainée de poudre, cette matière inconnue venue de Chine qui avait déjà fait une première et secrète apparition. Le nouvel empereur de Rome serait bientôt reçu officiellement par la ville et le préfet avait décidé d'offrir au peuple plusieurs jours de réjouissances avec, en bouquet, des combats de gladiateurs dont certains ténors qui viendraient de toute la péninsule, en particulier de Rome, attirés par des imprésarii en mal de fortune. Dans ce genre d'évènement deux choses immuablement se perpétuaient : la ville était nettoyée de fond en comble et chacun se préparait de son mieux à vivre un peu de gloire par procuration. L'impératif était d'assister aux derniers combats avant la clôture des festivités. Et là aucun spectateur n'avait été déçu ! Bien au contraire et l'euphorie générale régnait dans les gradins. A la fin de l'ultime et interminable confrontation entre les deux extraordinaires vainqueurs d'un jour de tueries, Torix le Rétiaire et Markus le Sécutor, pour la première fois opposés jusqu'à la mort, étaient prêts sur l'instant à plonger chacun leur lame à l'endroit déjà ouvert et ensanglanté du cœur de l'autre. La foule en délire, debout et en ébullition, réclamait avec une insistance grandissante une double grâce rarissime !

**Apparu dans l'arène pendant le premier siècle après J.C., ce gladiateur de référence, théâtral et très mobile, était devenu une sorte de guerrier idéal pour des combats toujours plus spectaculaires.*

***Combattant particulièrement épique, successeur du mirmillon. Son succès, de l'avis de beaucoup à l'époque, tenait aussi dans le mystère des expressions de son visage totalement invisible sous un casque enserrant toute sa tête et souvent effrayant. Il est à l'origine, encore aujourd'hui, de bien des cauchemars...*

Des hommes s'évanouissaient pendant que des vieux mouraient en même temps que pleuraient des enfants perdus au milieu de femmes hystériques et à moitié dénudées. Beaucoup de spectateurs médusés saignaient de la face, les lèvres percées par de violents claquements de dents déclenchés par des mâchoires devenues incontrôlables. A force de hurler de tous leurs poumons d'aucuns avaient du sang coulant des oreilles... Jamais, jamais en cet endroit qui en avait pourtant vu d'autres, un paroxysme pareil n'avait été atteint où la mort dépasse la vie dans un grondement de tonnerre, pour être outrepassée ensuite dans une clameur de sidération outragée ! Soudain, d'une grappe humaine voulant descendre dans l'arène, un homme tomba. Remis debout il se mit à courir vers la loge officielle tout en se donnant la mort en pleine course, se poignardant au comble de l'exaltation, autant qu'il pouvait encore pour venir s'écrouler aux pieds de l'empereur !

Alors Pertinax, "l'économiste" comme on le dira plus tard, ayant atteint son but inaugural dans sa ville natale et marqué ses concitoyens du fer rouge de sa toute puissance, offrit sa mansuétude dans un geste d'une lenteur intenable et calculée : il releva le pouce de la main droite jusqu'à une verticalité inouïe d'où semblait jaillir la vie par saccades comme d'une source miraculeuse. Ensuite semblèrent suivre les jets puissants de l'extase et chacun comme chacune put alors sentir sa propre jouissance dans une allégresse quasi cosmique. Tous les caps étaient franchis ! Pendant ce temps, au milieu de l'arène, les deux forçats de la mort transformés en statues rougeoyantes s'étaient remis en mouvement pour tenter, sans se tuer inutilement, d'écartier leurs lames des cœurs visés tout droit. Ils n'y parvinrent qu'à grand peine et c'est au son du métal martyrisé, amplifié par l'écho du colisée devenu muet, qu'ils comprirent qu'elles venaient de se briser sur le sol, marquant la fin des hostilités ! Puis sans plus de volonté ils s'écrasèrent l'un sur l'autre pour ne plus se relever.

Les trances bestiales de la foule étaient telles que les morts eussent été bien plus nombreux si Pertinax n'avait utilisé pour la calmer un moyen inédit et sans doute inadapté en ces lieux. L'empereur s'était levé en tenant dans sa main une curieuse boule entourée d'une toile sale d'où pendait une mèche et, après s'être attardé un instant, il alluma celle-ci avant de la projeter étincelante comme le soleil aussi loin qu'il lui fut possible ! Malheureusement celle-ci tomba près du couple de gladiateurs enchevêtrés et fit l'effet d'une bombe ! Un énorme bruit doublé de projections de terre, de sable et d'épaisse fumée âcre se propagea dans les gradins en imposant un silence définitif. La fête était finie. Dans une atmosphère de désastre annonçant déjà une fin de règne, huit centurions bardés de cuir et d'argent chargèrent les corps sur des civières immaculées et leur firent accomplir deux tours de piste triomphants et solennels, suivis par des dizaines de milliers de paires d'yeux totalement hagards s'ils n'étaient remplis de larmes ! De retour devant la loge impériale tendue de soie pourpre et or, les centurions reposèrent les reliques humaines sur un geste de Pertinax. Celui-ci prit alors deux parchemins sertis dans leur cylindre de bois qu'il avait

devant lui et les jeta, chacun sur un corps, après une courte mais magnifique épitaphe réélectrisant des spectateurs revenus sinon à la raison du moins à un certain calme. Les soldats emportèrent le tout sous les vivas scandés du nom de l'Empereur qui saluait la foule au son des trompettes. Puis vinrent les appels à Rome, l'Eternelle, qui couvrirent vite les "Pertinax ! " "Pertinax ! " "Pertinax ! " et tout fut terminé. Chacun rentra chez soi comme il put.

Comme vous le pensez, pour Markus et Torix cela n'allait pas fort. Pourtant la vie tint bon et ne les lâcha pas. Quant à la mort elle les refusa net. Leur heure n'était pas venue, voilà tout. Ce devait être cela le miracle. Ensuite soignés et bien traités, soutenus par de futurs rivaux et quelques anciens en ayant réchappé pour aujourd'hui, ils remontèrent doucement la pente qui habituellement ne précipite qu'à la tombe. Des plus grandes souffrances ils purent enfin renaître avec cependant de graves séquelles pour chacun d'eux qui n'étonnèrent et n'étonneront personne : en plus d'autres misères l'un était maintenant aveugle, l'autre totalement sourd.

Deux années furent nécessaires à l'amélioration de leur santé ainsi que des infirmités dont ils étaient frappés, atténuées par l'efficacité hautement palliative de leurs autres sens mis à contribution. Le temps fit son œuvre. Mais ce fut surtout grâce à leur amitié réciproque qu'ils retrouvèrent le goût de vivre. Lorsqu'ils allaient ensemble, l'ouïe manquante de l'un était largement compensée par celle de l'autre à qui la vue était pareillement prêtée et renvoyée en retour. Ils s'étaient chacun mariés et découvraient le bonheur de n'avoir plus à lutter pied à pied l'arme à la main pour vivre d'impossible manière. Installés dans une petite propriété agricole de Toscane, ils préparaient pourtant un grand voyage devant signifier pour eux le retour à une vie presque normale. Ce déplacement tout en découvertes devait les amener à traverser la Grèce et rejoindre la Mésopotamie jusqu'à Damas. Chacun faisait valoir à l'autre les bonnes raisons d'allonger le périple selon ses souvenirs personnels et aucun chariot ni bateau ni caravane ne leur manqua jamais pour se rendre dans les endroits les plus incroyables et reculés. Et c'est ainsi, heureux, à l'heure où le soleil vous invite à le quitter en ami jusqu'au lendemain, qu'un jour des mains glacées et crochues comme des serres s'abattirent sans ménagements sur leurs épaules :

– Alors mes agneaux, on est venu jusqu'ici saluer ce brave Alcius Corélius Mehmet ?

Markus et Torix se raidirent sous le choc de cette rencontre avivée par l'utopique oubli. Ils se retournèrent le plus tard possible afin de se préparer à revoir la pire crapule des marchands d'esclaves de combat de l'Empire.

– Grâce à vous splendides gladiateurs je suis encore plus riche, dit-il, et je tiens à vous faire profiter de mes largesses. Je parlais d'ailleurs à votre recherche car j'ai une offre à vous faire, de celles que le refus réprouve. La fortune vous tend encore ses bras chargés d'or ; mais par tous les dieux actifs du ciel et de la terre, la chance est donc toujours à vos côtés ? Ne finirez-vous donc jamais de nous enchanter ! Ne répondez pas, Oh vainqueurs des vainqueurs ! Daignez plutôt honorer de vos personnes mon misérable campement de Nécropolis et considérez-le à jamais

avec tout ce qu'il contient comme vos indignes propriétés des sables... Demain, surhommes des surhommes, pour votre seul plaisir, dans mon harem resplendira une féerie unique dans tout l'Orient dont vous lancerez et ferez taire les feux, la musique et les danses !

Malgré les apparences c'était dit pour faire mal, et les piques acérées firent leur œuvre... Torix et Markus réussirent cependant à garder leur sang-froid. Ce dernier rétorqua d'une voix calme et sans acrimonie :

– Inutile Mehmet, nous ne sommes pas intéressés et ne pourrions renouer, même si nous le voulions, avec le passé. Tu ne sais donc pas ?

– Si bien sûr ! Vos petites blessures à l'un et à l'autre ? Pas grand-chose d'après moi. Toi, sécutor, tes yeux te font mal mais tu es si fort que je ne connais aucun rétiaire pouvant te battre encore aujourd'hui. Sauf Torix évidemment.

– Celui dont tu viens de parler n'existe plus puisque avec le sens de l'oreille il a aussi perdu l'usage normal de ses jambes. Moins de vitesse d'exécution et aucune agilité dans les attaques ; ne mise pas un sesterce là-dessus, tu gagneras sans fatigue.

– Tut, tut, tut, tut. Ici c'est pas ce qu'on dit, Torix. Que me contez-vous là tous les deux si injustement en rapport des louanges qu'on chante toujours sur vous ! Et du matin jusqu'au soir !

– On se trompe Mehmet Ali, ou on invente, c'est tout.

– Ne m'appelle pas ainsi ! Rome m'a reconnu !

– C'est bien comme tu voudras. En revanche veux-tu nous considérer comme de vieilles et inutiles connaissances qui vont devoir te quitter pour toujours ?

– J'en doute, mes libres gladiateurs, car vous voilà bien loin de chez vous et ici c'est le sable qui est Roi. Par l'éloignement de la mère patrie et les ans succédant aux années, la main de Rome s'est fatiguée de sa propre présence... Nous en reparlerons demain.

Mehmet ne souriait plus et ses hommes serraient la main sur des cimenterres tranchants comme des rasoirs. A partir de là tout s'enchaîna comme lorsque le destin et la force des choses s'associent dans un accomplissement qui dépasse ceux qu'ils touchent, à les broyer. Le lendemain matin les ex-champions des arènes étaient en prison, au pain et à l'eau, sans nouvelles ni visites pendant trois mois. Lorsqu'ils ressortirent au soleil pour la première fois on leur apprit entre deux coups de fouet pour les faire tenir debout, qu'Alcius Corélius Mehmet était mort dans la nuit de leur rencontre. La signature de cet acte odieux ne faisait aucun doute. Étaient-ils ses assassins ? Pourquoi venir jusqu'ici pour le tuer ? Qu'en était la raison ? En tout cas justice allait être prononcée ! Et c'était pour aujourd'hui.

A Markus et Torix la tête tournait... Elle tournait dans tous les sens, ils étaient si faibles et l'épreuve si injuste, au moment où la sentence sans surprise tomba, froide, écrasante : la mort par séparation des membres, ou le supplice de la nouvelle roue. Celle-ci revue et corrigée par un inventeur local féru en tortures diverses provoquait de telles blessures que tous les condamnés

tentaient de se tuer auparavant par n'importe quel moyen afin d'y échapper. C'est pourquoi, lorsqu'on leur proposa de commuer cette mise à mort atroce en rachat de vie sur quelques combats mortels dans l'arène, ils acceptèrent. Tant qu'il y a de la vie, l'espoir d'une amélioration existe et il faut tout tenter. Le soir même on leur donna de la viande et du vin. Une semaine plus tard ils gagnaient leur premier affrontement en duo contre quatre gladiateurs débutants, placés là tout exprès pour leur redonner confiance et raffermir une détermination à tuer, encore à tuer, qui s'était naturellement estompée.

De ludus* infects en arènes peu reluisantes, les lieux de leur détention changeaient sans cesse et les combats devenaient de véritables boucheries. Dix-neuf victoires en moins d'une année ! Sans parler des morts. Un entraînement terrifiant dont le résultat était, selon leur maître d'armes, inespéré. A l'occasion de ce bilan, il en profita pour leur faire part des conditions de leur dernière confrontation. Là-dessus ses maîtres assuraient qu'ils tiendraient parole. Pour preuve, il présenta un parchemin qui les engageait pour cette exceptionnelle et ultime représentation. Commencèrent-ils à comprendre ce qui allait leur arriver avant d'en prendre connaissance ou bien est-ce une fois informés des termes du contrat qu'ils eurent l'impression d'avoir déjà su ce qui les attendait ? Peu après ils ressentirent un écœurement si intense qu'ils vomirent leur dîner, pourtant excellent puisqu'ils avaient droit de nouveau à tous les égards. Au final Markus et Torix avaient apposé leurs croix sur le vélin. Parvenus jusque-là, pouvaient-ils faire autrement ?

Ce combat dit "du siècle" aurait lieu, ça ils ne pouvaient l'imaginer, dans un immense amphithéâtre joutant une ville nouvelle en pleine expansion appelée Leptis Magna dans la province d'Afrique de Tripolitaine. Après avoir succédé à Pertinax, tué dans une mutinerie après trois mois de règne seulement, le nouvel empereur, Septime Sévère, organisa plusieurs années de suite à Rome des jeux et des célébrations en mémoire de celui auquel il avait succédé et dont il se considérait le vengeur. Avant de prendre lui-même le nom de Pertinax, dans un retour d'apothéose qu'il voulait grandiose, il convia peuples et invités de marque venus de tout l'Empire à des réjouissances inouïes devant marquer l'apogée du genre. Courses de chars et organisation d'épreuves diverses, avec ou sans animaux, devaient aboutir le lendemain à la glorification des duels entre les meilleurs gladiateurs du monde connu. Et cela Alcius Corelius Mehmet l'avait su le premier ! Lorsque la nouvelle de la présence de Markus le germain et Torix le gaulois fut connue par tous, un véritable raz de marée romain s'opéra pour revoir et fêter les héros jamais oubliés. Par dérogation pour cause de gigantisme, les foules en furent ravies, c'est en duo et sur une plateforme qu'ils affronteraient leurs opposants au nombre de seize, par deux vagues de huit, ce qui était inédit et provoqua à l'avance un véritable vertige. Si cette bataille devint fabuleuse ce fut aussi grâce à l'osmose parfaite réunissant deux ennemis jusque-là jurés : un sécutor protégeant telle une forteresse indestructible un rétiaire virevoltant sur des adversaires déjà défaits par une entente contre nature qu'ils n'attendaient pas. Au jour dit ils le comprirent quelques minutes

seulement avant leur mort où certains étaient percés par un trident qui leur vidait le cou après en avoir emporté la moitié, pendant que d'autres se voyaient enlever certaines parties vitales de leur corps à la suite de mouvements de glaives sans pareils ou étaient carrément amputés de membres indispensables à la poursuite de l'affrontement.

A la fin de ce combat hors normes restèrent deux sécutors contre deux rétiaires. Il fut d'abord entaché du sang recouvrant entièrement la scène de ce théâtre de mort tel un tapis rouge, puis par deux moments de distraction inhabituelle qui faillirent bien coûter la vie à ces gladiateurs parmi les plus fameux. Markus fut le premier à trébucher. Il crut percevoir, sans en être sûr, à proximité de la loge de l'empereur, l'exclamation particulière d'un homme lui rappelant furieusement la voix honnie de Mehmet Ali. Même courte, cette inattention pendant le déroulement de la lutte à mort lui valut d'avoir le flanc droit percé par un trident trouvant enfin l'ouverture avec, pour conséquence à son arrachage, un trou béant accentué encore par les hurlements de stupeur et de crainte portés par toutes les gorges présentes éperdues de douleur. Peu de temps après Torix, dans la même incroyable perception surhumaine, mais visuelle cette fois-ci, aurait juré... Instantanément il goûta au fiel d'un glaive perceur de chairs dont les spectateurs situés juste derrière lui annoncèrent à grand renfort de cris éperdus d'effroi qu'il avait traversé le corps de l'idole... Quoique leurs existences soient ainsi compromises, ils se reprirent comme ils purent et réussirent encore à tuer pour vivre. Lorsqu'en magnifiques vainqueurs ils défilèrent en perdant un sang précieux sous les acclamations des foules comblées à satiété, ils ne réussirent pourtant pas, malgré des efforts d'acuité tous azimuts, à situer l'ombre démoniaque d'un Mehmet ou l'écho le plus faible d'Ali.

Après bien des lustres ils se convinquirent d'avoir été une fraction de seconde l'objet d'un cauchemar éveillé. Jamais Torix et Markus ne furent en mesure d'en savoir davantage sur leur tortionnaire puisqu'ils se retirèrent ensemble sans plus sortir de chez eux leur vie restant, appliquant déjà une sage pensée dont leur siècle n'avait pas encore l'idée. Puis ils ne virent plus rien, n'entendirent parler de rien d'autre comme pour tout le reste de la vie publique et militaire de l'Empire.

De même on ne parla plus d'eux pendant longtemps. Sauf un questeur du sénat, lequel rapporta qu'ils vécurent jusque tard, sans oublier de transmettre oralement l'intégralité de leurs existences.

Fin

Le retour du soldat

Par Marie-josé Bot-Escluse

Il était parti, comme ses frères d'armes, sans enthousiasme à la guerre.

Il était parti par devoir pour défendre l'honneur et la liberté de son Pays.

Il était parti la mort dans l'âme et la peur au ventre de ne pas revenir.

Il s'est battu avec courage, acharnement, il a souffert ce que tous ont souffert : le froid, la boue, la mort de ses camarades, les obus, les gaz...

Et voilà que l'armistice sera signé demain, son capitaine vient de leur annoncer l'arrêt des combats pour demain : Le retour !

Il est hagard, tout étonné d'être encore là, bien là, il se voit seul dans ce train qui le ramène chez lui auprès de ceux qu'il aime, sa femme, ses enfants. Il ne le croit pas. Non c'est impossible, il a trop de chance de s'en sortir, combien sont morts. Il les a vus, ses camarades d'infortune, écroulés, éclatés à ses pieds...lui qui n'a même pas été très gravement blessé dans cette fournaise, dans ces tranchées de boue, de sang, de membres et de corps mêlés !

Il a vu arriver les chars Schneider, mastodontes chenillés tout-terrain et dotés d'un canon de 37, tirant jusqu'à un kilomètre à la ronde.

Il revoit, tandis que son train roule dans cette campagne vendéenne paisible, ces vastes cratères aux parois glissantes, jonchées de débris humains, où il faut être vif et savoir anticiper, sous ces giclées de balles sifflantes et de flammes de l'ennemi qui guettait le moindre reflet du soleil sur son casque, sur sa baïonnette ou sur le canon de leur mitrailleuse pour tirer et moucher à point. Il se revoit, ailleurs, quand il fallait, souvent ramper dans la glaise, se

terrifier dans des trous d'obus, s'enfonçant jusqu'aux genoux et baignant avec les rats et les cadavres, avant d'émerger à nouveau, avec tant de précautions, pour aligner son réticule, presser la queue de détente à son tour et s'assurer que le pauvre bougre de boche qui lui faisait face s'effondre, puis se terrifier encore pour ne pas se faire repérer, avant de passer au suivant.... Il n'était plus lui-même, bourré de rhum pour tenir. Il fallait bien tirer. Il n'avait pas le choix, c'était l'autre ou bien lui...

Il a plus peur encore de rentrer qu'il n'avait eu en partant, en quittant tout pour le front : ceux qu'il aimait, son métier, son entreprise encore jeune, sa ville, sa maison, son passé. Il a peur car quatre ans se sont écoulés. Quatre ans, c'est long quand on a quitté sa femme, ses enfants petits : Yves le plus jeune avait 3 ans, la deuxième Jeanne 8 ans et Marie-Antoinette 13 ans. Ils auront tellement changé. Marie aura atteint son adolescence sans lui, c'est presque une adulte, elle a été reçue au brevet supérieur. Jeanne est presque une jeune fille et Yves, le garçon, sait déjà lire, écrire et faire des petits problèmesEt il paraît qu'il joue tout le temps aux soldats de plomb dont le général s'appelle Papa ! Il ne les aura pas vus grandir, ils n'auront pas sauté dans ses bras, et il n'aura pas pu les aider à s'endormir le soir dans leur petit lit capitonné. Il a peur que ses enfants ne le reconnaissent pas.

Bien sûr, ils seront fiers du retour du guerrier, mais quel souvenir auront-ils de leur père ? Un père lointain, une photo de lui en troufion, lors de son départ quand il les avait serrés tous très fort dans ses bras. Mais après ? Rien, rien que quelques détails que Maman leur lisait sur les rares lettres qui arrivaient du front.

Encore ne leur lisait-elle pas tout pour ne pas les effrayer. Ils ne comprenaient sûrement pas bien. Où était-il, loin vers l'est, pourquoi se battre ? Quand on est enfant la bagarre est un jeu, mais làIls lui en veulent certainement de les avoir abandonnés pour aller se battre, ne pouvait-il pas dire non ?

Et sa femme Eva, qu'il aime par-dessus tout, comment allait-elle le recevoir après tant d'absence ? Elle qui avait dû, pendant tout ce temps, assurer le minimum à ses enfants, sans lui, le seul soutien de la famille. Elle qui tremblait tous les jours de peur qu'il soit tué ou qu'il déserte comme il le lui laissait entendre à mots couverts, dans ses lettres, écrites lors des repos en arrière, quand il n'en pouvait plus, que c'était intenable et qu'il n'avait qu'une envie : fuir et revenir. Il ne l'a pas fait, sachant que c'eût été la mort certaine ; et même il a honte d'y avoir seulement songé et de s'être plaint à elle qui avait tant de difficultés aussi, sans revenu pour vivre avec ses trois enfants. Eux deux qui avaient créé avec peine une entreprise employant dix ouvriers, évidemment tous partis en même temps que lui pour combattre, alors qu'ils commençaient à se sentir plus à l'aise et à répondre à une bonne clientèle civile et militaire dans cette petite ville de garnison. C'est alors qu'il a fallu fermer et répondre à l'appel de la patrie, au risque, sinon, d'être fusillé pour désertion. Il n'avait pas le choix. Pourtant, comme certains en cette époque troublée, comme Jaurès qui le paya de sa vie, il était contre cette guerre.

N'avait il pas déjà donné quatre ans de sa jeunesse au service militaire, avant de pouvoir s'installer? Du moins se demandait-il si l'on n'aurait pas pu essayer d'éviter ce désastre... Hélas... les belligérants avaient gagné, il y avait sans doute quelques intérêts à cela.

Il n'était pas capable de juger cependant, pour lui, simple soldat, c'était une catastrophe et pour combien d'autres encore bien pire...

Il songe aussi à sa belle sœur qu'il ne reverra pas, emportée en 48 heures, début novembre, à l'âge de 40 ans, par cette grippe dite espagnole qui tue, dit-on, plus que ces combats de mort. Pourvu que les enfants n'attrapent pas cette maladie, songe-t-il.

Et maintenant, il se voit dans ce train, plein d'effroi et en même temps de bonheur : celui de les revoir, de les serrer dans ses bras si meurtris mais si prêts à aimer. Mais encore effrayé de devoir reprendre tout à zéro. En sera-t-il capable ? Et Eva l'aidera-t-elle ? N'a-t-elle pas changé vis-à-vis de leur amour ? Est-ce qu'elle l'attend vraiment avec l'impatience qu'il espère ? Ou bien a-t-elle connu un autre homme qui l'a aidée en son absence ? Lui est impatient de la retrouver, de l'embrasser comme la première fois. Est-elle toujours aussi belle, aussi élégante ? Comment va-t-il faire, sans argent, pour recréer son entreprise perdue ? Il a bien une idée, mais voudra-t-elle s'expatrier, quitter ses parents au moment où ils entrent dans la vieillesse, et les enfants voudront-ils abandonner leur nid ? Tout ceci l'angoisse, et... l'angoisse monte au fur et à mesure que l'instant s'approche.

La dernière gare est passée, le convoi roule vers le but, tout près maintenant, et le chant régulier des roues du wagon passant d'un rail à l'autre résonne dans sa tempe tel le tic-tac du réveil qui va sonner l'arrêt. Un crissement de freins, un jet de vapeur et ça y est, le train s'arrête, le quai est là. Il ouvre la portière du compartiment, prend son paquetage et descend.

Il n'y a que le chef de gare qui siffle le départ pour la gare suivante...Personne ne l'attend, il n'a pas pu prévenir, il est parti si vite dès sa libération. Il n'a pas réfléchi. D'ailleurs, que pouvait-il faire ? Une lettre annonçant sa venue serait arrivée en même temps ou après lui dans cette pagaille....L'armistice annoncé n'est pas encore signé, on dit qu'il le sera demain 18 Novembre, dans un wagon à Compiègne. On les a libérés dès l'annonce de l'arrêt des combats, c'est fini, il n'a pas tardé un instant.

Il marche, comme un fantôme sur ce quai désert de petite gare de province. Il reconnaît sa gare en attendant le départ du train pour traverser la voie. Loin du front maintenant, encore vêtu de sa tenue, de gros drap bleu, maculée de la boue et du sang des tranchées, le casque à la main, le paquetage de l'autre, il tourne et retourne dans sa tête les premiers

mots qu'il va dire en les voyant. Mais d'abord, seront-ils là ? Il réalise alors que c'est dimanche, qu'ils sont à la grand-messe et qu'après ils vont aller déjeuner, sans doute, chez les grands parents. Pendant un instant, il ne sait plus que faire, où aller. Il avance néanmoins, de rue en rue. Il arrive sur la place et il reste là, immobile, tapi sur le banc, abrité derrière le gros platane d'où il guette la sortie de la messe.

Soudain il entend les cloches de l'Église Abbatiale sonner. Il voit les rues s'animer, les fidèles sortir, et parmi eux Eva, la même qu'autrefois, sa petite femme, élégante entourée de ses trois enfants, beaux, grands, insouciant.

C'est la paix, c'est la joie, c'est la victoire.

Il ne voit plus rien d'autre, n'entend plus rien, tout est vide autour de lui : il est fasciné, obsédé, transcendé, et, inconscient, se redresse d'un bon croyant atteindre les siens :

A cet instant, dans un sifflement strident, son corps éclate et se répand dans le « No Man's Land » qu'il avait pourtant arpenté, si souvent, avec tellement de précautions...

Fin

Révélation

Par Sylvie Macquet

Appuyé contre la paroi rugueuse de la caverne, l'artisan répétait le geste que l'homme-tailleur lui avait appris. L'ombre de son bras se levait, s'abaissait, dansait en cadence à la lueur des flammes qui animaient la voûte de la cavité.

Le maître-tailleur était devenu très vieux et il était grand temps pour lui de transmettre son savoir-faire. Deux jeunes apprentis avaient été désignés par la tribu pour apprendre et maîtriser les gestes qui leur permettraient de devenir à leur tour le maître-tailleur, car un seul serait retenu. Et cela faisait déjà plusieurs semaines qu'ils travaillaient dans la caverne, où un feu leur permettait de s'éclairer et de se chauffer.

Le maître-tailleur avait commencé par leur montrer comment frapper le silex pour le détacher du bloc de silice. Il utilisait une technique nouvelle dont il était très fier. Auparavant, les lames et les éclats étaient obtenus par percussion sur un bloc mais les formes restaient irrégulières et dues au fruit du hasard. Désormais, le débitage des blocs de silex était organisé de manière rationnelle. Le percuteur de pierre en main, le tailleur préparait le bloc par une série de gestes précis pour obtenir des éclats aux formes choisies à l'avance. Cette nouvelle technique permettait d'économiser la précieuse matière qu'était le silex, de gagner à la fois du temps et des moyens. Les éclats de silex allongés ainsi débités servaient de base à la réalisation de grattoirs, de burins et de pointes, dont les arêtes aiguës, obtenues par de légères touches, servaient à inciser la peau du gibier. Cette fabrication assurait la survie de la tribu qui chassait la faune abondante des mammouths, des rhinocéros laineux ou encore des rennes. Grâce aux outils, l'homme pouvait aussi préparer des peaux pour se vêtir. Mais elles se putréfiaient très vite dès la première pluie.

Et il venait de pleuvoir... Pourtant, les travailleurs ne semblaient pas incommodés par l'odeur fétide qui s'en dégageait. Ils taillaient chacun leur bloc avec de grands éclats, puis avec une seconde série d'enlèvements pour enfin produire des éclats triangulaires acérés. Il fallait frapper encore et encore car les retouches, qui donnaient aux bords leur ultime tranchant, résultaient d'une série rapide de percussions simples mais très rapides.

Les deux apprentis avaient acquis la technique, mais tandis que l'un produisait une quantité non négligeable de pointes dans la journée, l'autre était plus lent, prenait son temps, regardait son travail régulièrement et attentivement. Le maître-tailleur avait très vite

compris que le premier serait le plus rentable. Il connaissait le travail et il s'activait toute la journée. Dommage, pensait-il, car les pointes produites par l'autre apprenti lui paraissaient légèrement différentes. En quoi ? Il n'aurait pu le dire. C'était juste une impression, celle qu'il y avait quelque chose en plus dans la réalisation qui la rendait plus singulière. Son comportement aussi était des plus singuliers. Chaque matin à son arrivée, il plaçait le long du mur de la caverne, du côté où il travaillait, une pierre sur laquelle il avait tracé des lignes pigmentées avec de la terre rouge. Elles étaient toutes dissemblables, toutes originales, avec une, deux ou trois lignes, plus ou moins épaisses, droites ou brisées et dont certaines s'entrecroisaient. Le maître-tailleur s'était interrogé. Des lignes sur des pierres ? Pour quoi faire et pourquoi les disposer ainsi ? Cela n'avait à ses yeux aucun intérêt ni aucune utilité. Il avait posé ces questions à l'apprenti qui ne lui avait rien répondu. Il avait souri.

Les semaines s'étaient écoulées. De nombreuses pierres s'alignaient maintenant le long de la paroi de la grotte. Le maître-tailleur s'était plusieurs fois demandé quelle pouvait être leur signification mais sans réponse, il avait fini par les oublier. Il n'avait pas de temps à perdre à y réfléchir. Le travail de la pierre était bien plus important. Et le grand jour était arrivé. Lequel des deux garçons deviendrait maître-tailleur ? Ils devaient, pour y parvenir, réaliser en quelques heures de belles pointes acérées en alliant la quantité et la qualité de l'ouvrage. Le maître-tailleur désignerait alors, en fonction de la production, celui qui lui succéderait.

Le premier, le plus rapide des deux, se précipita avec ardeur sur les blocs et ne ménagea pas sa peine. Son bras se levait, s'abaissait mécaniquement, de manière saccadée et parfaitement organisée. Il relevait de temps à autre la tête pour regarder l'autre garçon et un sourire s'esquissa au fil des heures sur son visage en sueur. Il allait vite, très vite et son panier se remplissait. Nul doute, il allait gagner son titre de maître-tailleur.

L'autre avait pris le temps de choisir le bloc qu'il allait débiter parmi ceux ramassés la veille. L'un d'eux attira son attention. De forme oblongue et assez régulière, il lui sembla le mieux approprié pour la réalisation de sa pointe. Ce serait celui-là ! Il le regarda longuement sur toutes les faces, le caressa pour en évaluer le volume et les aspérités avant de se saisir de l'os de cervidé qui lui servirait de percuteur. Il frappait de manière mesurée et examinait le résultat des percussions successives. A chaque fois, un éclat de plus en plus étendu et chaque fois plus ténu se détachait de la face affinée de la roche. Plus il en écaillait la surface gris bleuté, plus les bords se faisaient dentelle de pierre.

L'obscurité commença à noircir l'entrée de la caverne et il pensa que le maître ne tarderait pas à revenir. Il vit les autres silex restés intacts et une profonde angoisse s'empara de lui. Il avait passé des heures à ne tailler qu'une seule pierre, tandis que l'autre apprenti, beaucoup plus zélé, avait dû en fabriquer une dizaine.

Il serait sans nul doute affecté à une autre tâche, pensa-t-il, alors que s'insinuait déjà en lui la passion de la belle ouvrage. Il s'arrêta et regarda sa création avec une certaine satisfaction. Il évitait de croiser le regard dédaigneux de l'autre apprenti qu'il sentait peser sur lui.

L'homme-tailleur entra. Il remarqua de suite que le panier de l'un était rempli de plusieurs pointes, tandis que dans le panier de l'autre, les silex étaient restés bruts, et un air courroucé s'afficha sur son visage. Il regarda l'apprenti, accroupi, qui tenait dans ses mains son unique pierre taillée, les doigts repliés sur elle comme pour la protéger. Le maître s'en empara d'un geste si brusque qu'une goutte de sang perla de l'un des doigts du jeune garçon. Que de temps perdu pour produire un outil aussi fin, aussi fragile, inutilisable?

L'homme brandit, cependant, la pierre dans la lumière du feu pour mieux l'examiner. Il resta de longues minutes avant de se tourner vers le jeune homme qu'il invita à sortir de la caverne. Dehors, il appela les membres de la tribu et, lorsqu'ils furent tous présents, il les fit asseoir autour du très grand feu qui venait d'être allumé. Il éleva alors devant eux le silex taillé qu'il plaça dans la lumière dansante des flammes. La pierre sembla alors s'embraser en un bouquet d'étincelles. Ses multiples facettes ciselées ouvrirent un éventail habillé de petits éclats de lumière. Chacun d'eux vint soudain éclairer le regard des hommes et des femmes tandis que la pierre apparaissait dans toute sa beauté, pailletée de poussière d'étoiles.

Un grand silence se fit. Tous restaient muets. L'admiration, l'émotion ou la surprise se lisaient sur les visages. Certains se demandaient pourquoi la vision de cette pierre suscitait en eux un tel sentiment. D'autres s'interrogeaient. D'autres encore souriaient simplement. Au bout de quelques longues minutes, le maître-tailleur se leva et tendit lentement la pierre au jeune artisan de manière solennelle. Il repensa soudain aux pierres colorées alignées le long de la paroi de la caverne. Il venait de comprendre que c'était tout simplement "beau". "Beau" comme ce silex ouvragé qui scintillait dans l'ombre et captivait le regard. Aux portes de l'histoire, l'homme venait de découvrir l'œuvre d'art.

Fin

Songe d'une ville oubliée

Par Emmanuel Lemaignan

A l'aube, un brouillard épais recouvre Chaumont-en-Vexin encore assoupie d'un voile opaque et évanescent. Un tapis de nuages le surplombe, comme pour le protéger et lui permettre de s'épanouir. Baignant encore dans les ténèbres nocturnes, le ciel éclaire la ville avec la force d'un contraste de yin et de yang. L'obscurité crée ainsi la mise en relief de tout ce qui s'en détache, dans une palette de nuance de gris qui encercle l'horizon. L'air est frais, animé par une brise légère et vivifiante. Déjà éveillé, j'observe le jeu des volutes brumeuses caresser le feuillage des arbres et arpenter les toitures comme autant de chats nonchalants. Cheminées et antennes veillent en sentinelles silencieuses sur la subtile invasion cotonneuse en mouvement. Ce paisible tableau me rappelle une pensée d'Alexis Martin écrite en 1894 dans *Promenades et excursions dans les environs de Paris*: "endormie sur ses souvenirs, la ville a le plus provincial des aspects". Si calme, comme en ce matin, elle a pourtant toujours en elle une force insoupçonnée en sommeil. De sa riche histoire ne subsistent que quelques vestiges épars, offerts à l'oeil mais noyés dans la banalité de la vie quotidienne tel le brouillard matinal qui tend à s'emparer de notre cité. Mon regard vagabonde, à la recherche d'une chose intéressante à observer et se porte magnétiquement vers le ciel assombri.

Une trouée céleste se met à éclore à travers les nuages, s'ouvrant lentement pour dessiner peu à peu un cercle parfait. Un rayon de soleil, pâle mais rougeoyant, vient lentement descendre vers la colline qui couronne la ville. Il illumine d'un clair-obscur irréel et éthéré le Mont Chauve. Rien n'est visible de sa prairie verdoyante, sur laquelle pâturent d'habitude tranquillement les vaches, loin du fracas des batailles oubliées. Seule luit de manière diffuse la colonne de lumière, tombant des cieux comme pour rendre hommage aux anciens héros du passé. Par ce rayon, le soleil semble jouer avec la brume, dessinant des contours selon son expansion et sa densité. Dans ce balai froid mais chatoyant, une forme indéterminée se matérialise, d'abord fugace, puis plus affirmée: l'ombre lumineuse d'un château médiéval. L'ancienne forteresse ! Bâtie sur le mont, elle s'en est évaporée avec les siècles, ainsi que des esprits. Au gré des démolitions successives, ses pierres sont venues se nicher une à une dans les murs mêmes des maisons. Elle est toujours présente, quoiqu'invisible. Imperceptible, mais au plus près des chaumontois. Accompagnant leurs jours et leurs vies, silencieuse. La forteresse est

devenue la ville. Et la voilà qui vient ressurgir des frontières du temps, pour trôner de nouveau sur son territoire.

J'entends soudain au loin sonner un bruit grave, long, aux teintes cuivrées. La sonorité ressemble à celle d'un cor de chasse. Qui donc s'amuse à vouloir réveiller ainsi les chaumontois assoupis ? Alors que je m'apprête à imaginer qui pourrait être ce petit plaisantin, un signe retient mon attention. D'abord imperceptible, un rythme apparaît peu à peu jusqu'à se faire clairement distinct. Des pas de chevaux... À n'en pas douter, ils sont nombreux ! Combien sont-ils ? Une troupe de cavaliers qui investit le centre ville ? Mais que se passe t'il donc ? Ils se font plus proche, je perçois des hennissements de chevaux accompagner leur entrée dans notre bourg, également marquée par un cliquetis de métaux qui s'entrechoquent. Je me hâte à la fenêtre pour ne rien rater de leur apparition. Posté en vigie, je les attends avec l'impatience du spectateur qui ignore tout de la suite à venir.

Au détour de la rue Raymond Pillon, ils surgissent enfin, comme arrachés au brouillard dont ils semblent venir. Une première silhouette émerge d'abord: la forme d'un Centaure à travers la brume s'avère être celle d'un noble chevalier à cheval. Suivent ensuite trois, puis cinq cavaliers... puis d'autres encore, cheminant deux par deux, côte à côte. En tout, une vingtaine de chevaliers en armure, montés sur des destriers cuirassés, avancent au pas avec la grandeur des oriflammes qu'ils portent. De couleurs vives, estampillées des armoiries royales, ils annoncent un message d'espoir des temps jadis: la Couronne vient protéger le Vexin de l'ennemi. Le cavalier de tête, vraisemblablement le héraut, s'arrête à hauteur de la Porte de Liancourt. Ceux à sa suite font de même. Tous sont à visage découvert, et je ne reconnais personne ! Le cor retentit à nouveau, suivie d'une annonce criée: «Oyez, oyez chaumontois, le Roi va entrer dans la ville». Le Roi ? Les cavaliers en tenue d'époque et le message proclamé me font penser à une reconstitution historique. Seulement voilà, aucune manifestation n'a été annoncée récemment, et encore moins pour se produire de si bonne heure !

Intrigué par cet événement, je décide de suivre à pas distants le mystérieux cortège. Je rattrape les derniers cavaliers et entame leur filature. La troupe s'engage dans la rue de l'Hôtel de ville, l'emplissant d'une atmosphère irréelle. Les chevaliers en armure, mêlés au panache de leur monture, font remonter le temps dans la rue au XIVème siècle. Les pas des chevaux martèlent l'asphalte, puis rebondissent sur les façades avant de

s'envoler dans les airs. L'écho entêtant, cadencé comme le tic-tac d'une montre, emplit le quartier entier. Ce ne sont plus les cavaliers qui paraissent incongrus, mais les voitures garées en ligne le long du trottoir. Elles tendent d'ailleurs à disparaître dans la brume qui poursuit, implacable et inexorable, son incursion dans la cité. Le pas des chevaux se fait plus léger. Le macadam s'efface, pour laisser place à une voie de terre battue. Ce brouillard semble emmener la ville vers son passé. Nulle voiture ne circule, aucun signe du monde contemporain ne vient perturber cette parade inattendue. Seul le chant de quelques oiseaux vient accompagner de quelques notes joyeuses l'expédition à la destination inconnue.

S'arrêtant devant l'ancien bailliage, en plein carrefour, la troupe marque un léger arrêt prétexte à un nouveau retentissement de ce que je discerne être une sorte de trompette. Ces appels sont-ils destinés aux chaumontois, ou à quelqu'un d'autre ? Quelques secondes après le nouveau signal, la forteresse se met à prendre du relief, s'irisant d'éclats d'or. Les gens d'armes passent devant la gendarmerie sans relever leur anachronisme, puis tournent à gauche après le château du Jard. Ils empruntent la route sinueuse montant vers le mont et poursuivent leur chemin en direction de l'église Saint Jean-Baptiste, notre petite cathédrale du Vexin qui dominait fièrement la ville jusqu'à l'apparition surnaturelle du château fort. Assise à flanc de coteau, elle assiste impassible à la progression des cavaliers qui, parvenus à sa hauteur, bifurquent vers les anciens murs d'enceinte de la forteresse.

La lumière vaporeuse qui lui donnait forme s'est estompée, mais plus que jamais l'on pourrait deviner sa présence à travers la brume. Sa puissance massive est comme celle d'un iceberg à travers l'eau de la mer Arctique: ses contours font percevoir son immensité latente attendant son heure pour émerger. Telle est la force du cœur de l'identité chaumontoise, en hibernation et ne demandant qu'à être révélée. Le brouillard se fait soudainement plus dense, comme pour envelopper les soldats à cheval. Un à un, ils disparaissent en son antre, ne laissant plus à l'ouïe que le pas des sabots pour attester de leur passage. La herse, dans un lourd cliquetis, vient se refermer sur ce songe éveillé...

Fin

Le nouveau candidat

Par Corinne Jacques

Jour J - 2 ans

Je marche au bord de la route, j'ai besoin d'être seul, j'écoute le gravier qui crisse sous mes chaussures J.M Weston cirées et polies. J'évite l'herbe rase fraîchement coupée pour ne pas tâcher le bas de mon costume Cifonelli. Le soleil de la Vendée brûle si fort aujourd'hui, que j'écarte un peu le col de ma chemise Charvet.

Sur ce chemin d'un kilomètre qui mène à un immense portail qui cache lui-même une somptueuse propriété, je peux encore croire que je suis un homme libre. J'ai 43 ans. Je suis issu de cette prestigieuse école qu'est Centrale Paris. J'y est rencontré ma femme qui m'a donné deux garçons et une fille. Mon deuxième garçon est hémophile. Je suis le plus jeune vice-président chez Technip, une entreprise de construction internationale. Pour le grand public, je suis un inconnu.

Ma vie s'apprête à changer, je le sais, je suis prêt à tous les sacrifices pour gagner le nouveau poste que je convoite, celui de neuvième président de la Vème République. Je vois déjà mon nom dans tous les livres d'histoire : Après l'échec des présidents Chirac, Sarkozy, Hollande et Macron, c'est cet homme qui a marqué le XXIème siècle en accompagnant le renouveau économique, social et écologique de la France dans un monde libéral et sans frontières: Jérôme Guillaïn.

Je m'arrête enfin et je rejoins ma famille et mon meilleur ami dans la Berline de location qui me suit lentement à quelques mètres. Et c'est tous ensemble que nous avançons vers mon destin.

C'est Jacques Du Mandrin, mon meilleur ami depuis l'école primaire, diplômé de l'ENA, mon éminence grise, qui me demande doucement : «

- Tu ne vas pas te dégonfler maintenant ?
- Me suis-je déjà dégonflé ?
- Lorsque tu as dû sauter pour la première fois du grand plongeur, à 7 ans.
- Quoi ? J'ai sauté !
- Je t'ai poussé !

- J'attendais juste que l'eau soit dégagée : j'ai presque atterri sur le plongeur précédent, j'ai été exclu pour trois mois des cours de piscine... Tu m'as toujours dit que c'était une bousculade.
- Je suis ton ami, je peux tout t'avouer : c'est pour cela que je suis un bon conseiller.
- Tu es un bon conseiller, car ta tête de thon t'empêche d'être candidat !
- Maintenant que tu t'es fais plaisir en sortant ta petite vanne, et même si c'est un peu vrai, tâche d'être plus sérieux avec ces gens qui nous attendent. Ils représentent tous l'élite de la France, chacun dans leur domaine, ils peuvent te faire connaître et t'ouvrir les portes de leur monde. Si tu les vexes, si tu les prends de haut, si tu méprises leurs valeurs, ils peuvent te détruire, et te fermer à jamais les portes du pouvoir. Tu as besoin d'eux pour que les médias parlent de toi, pour que les artistes s'engagent à tes côtés, pour que les banques financent ta campagne, pour que les français apprennent à te connaître. Ton objectif d'aujourd'hui est de transformer cette unique invitation pour présenter dans un cadre informel le plan de restructuration de ta société, en une myriade d'autres invitations pour asseoir ton appartenance à ce monde des bien nés, des puissants et des influents.
- Et si quelqu'un me demande combien de postes nous allons supprimer ?
- La question n'est pas d'actualité. Un chômeur est un destin individuel. Les investisseurs penseront en termes de la survie de la société tout entière et en termes de futurs profits potentiels. Les artistes penseront que ta femme est belle et elle sera leur muse. Les catholiques regarderont tes beaux enfants.
- Ce moment est ton premier jour public. Brille, montre ton mérite et fais-toi aimer.
- A tes ordres, Richelieu. »

Jour J - 8 mois

Je déambule en trottinette dans les rues de Paris. Le ciel est gris et l'air est frais. C'est l'idée de Jacques ce trajet depuis la station de métro Luxembourg jusqu'à l'université Paris I Panthéon Sorbonne. Avoir l'air moderne et branché, c'est mettre les rieurs de son côté. Avoir les rieurs avec soi, c'est éviter la moitié des questions embarrassantes. Je suis fier d'être l'invité d'honneur de cette conférence. Je suis content d'exposer mes convictions devant un parterre de jeunes presque vierges d'idées préconçues. Alors que sont réunies ici les principales associations étudiantes, je peux aussi gagner des voix et des volontaires pour porter ma parole et coller mes affiches.

En 1789, année de la révolution française, les étudiants de la Sorbonne ont soutenu les idées de la révolution et la philosophie des lumières : fin des privilèges, égalité devant les impôts, la déclaration des droits de l'homme. Ces droits fondamentaux, ainsi que quelques autres, tels que le droit à l'éducation pour tous, la juste récompense du travail, la tolérance envers les cultes privés, notre drapeau tricolore, la sauvegarde de notre planète, je veux les réaffirmer, je veux les exalter aux yeux des français et aux yeux du monde.

Jour J – 6 mois

Je suis seul au siège de mon micro parti. Une bruine fine tombe sur la rue Rivoli. La presse nationale est convoquée à 14h, pour l'annonce officielle de ma candidature à la présidence de la République Française.

C'est une formalité. Emmanuel Macron ne se représentera pas car les français rêvent de nouveau d'alternance, parce que le pacte germano français pour plus d'Europe n'a pas produit en France les effets escomptés et parce que les multiples trahisons de ses alliés politiques l'ont usé. La France majoritairement conservatrice est prête à revenir au candidat de la droite. J'ai obtenu le soutien de suffisamment de maires pour être investi à la primaire de droite. Avec les financements déjà obtenus, avec le soutien des médias qui m'ont présenté l'année passé non comme un fossoyeur d'emploi mais comme le seul et unique sauveur de la société Technip en France, ma légende est en bonne marche. Je suis jeune, dynamique, je suis le leader naturel que les électeurs choisiront et ceci même si les anciens barons du parti LR me préfèrent un autre candidat au nom du sacro-saint principe qu'on ne gouverne pas un pays comme on gère une entreprise. Et pourquoi non d'ailleurs, puisqu'une entreprise pour survivre doit être saine financièrement, doit être éthiquement et écologiquement responsable, et surtout doit optimiser son potentiel humain en privilégiant ses emplois.

Jour J -10 jours

C'est le dernier débat entre tous les candidats à moins 10 jours du premier tour des élections présidentielles. Je profite dans ma loge d'un dernier moment de calme. Dehors, j'entends l'orage qui gronde et tonne.

Ce soir, les écologistes ne sont pas représentés en tant que parti. Trop divisés, ils butent toujours sur l'éternel dilemme : Personne ne veut risquer de prolonger inutilement le nucléaire mais nulle commune ne veut accueillir les éoliennes, à cause du bruit, ni les centrales solaires, à cause de l'espace au sol nécessaire. La gauche non plus n'est pas

représentée, elle paie à la fois le rejet du président François Hollande mais aussi les désillusions face à son fils spirituel François Hollande. L'extrême droite est toujours forte mais pas majoritaire, car ne parvenant pas à se soustraire de son étiquette d'extrême droite. C'est pratique puisque ça marche toujours alors je l'avoue sans honte, moi aussi j'ai surfé sur la vague du FN = extrémistes.

Ce soir, je vais encore et toujours présenter ma théorie économique.

Dans toute transaction ou sur un marché boursier, il y a un gagnant et un perdant. Celui qui vend un bien et qui possède sa propre capacité de production gagne le montant de la transaction et ne perd rien. Celui qui achète gagne la satisfaction de posséder un objet ayant une durée de vie limitée tout en s'appauvrissant. Sur un marché quel qu'il soit, il faut donc un gagnant et un perdant. Si l'Europe favorise l'Allemagne alors c'est la France qui doit perdre. Pour que la France gagne, il lui faut donc trahir l'Allemagne au sein de l'Europe et non travailler avec elle.

Bien que civilisé et cultivé, l'homme est toujours un loup pour l'homme.

Jour J – 1

Communiqué de la présidence de la république :

« C'est avec un immense regret que nous annonçons aujourd'hui la mort de Joël Guillaïn, fils aîné de Jérôme Guillaïn. Il a été attaqué au couteau ce matin par un déséquilibré en marge d'un meeting de son père et est décédé avant d'arriver à l'hôpital. L'assaillant a été arrêté par la police. Monsieur Jérôme Guillaïn a décidé de retirer sa candidature au poste de Président de la République. Tous les bulletins en son nom seront donc retirés des tables du bureau de vote, demain. »

Fin